

En eaux très profondes

Une éthique pour naufragés de José Antonio Marina, traduit de l'espagnol par Gérard Grenet, Desclée de Brouwer, 278 p.

Georges Leroux

Le désarroi

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17096ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2002). En eaux très profondes / *Une éthique pour naufragés* de José Antonio Marina, traduit de l'espagnol par Gérard Grenet, Desclée de Brouwer, 278 p. *Spirale*, (187), 10–11.



EN EAUX TRÈS PROFONDES

UNE ÉTHIQUE POUR NAUFRAGÉS de José Antonio Marina

Traduit de l'espagnol par Gérard Grenet, Desclée de Brouwer, 278 p.

POUR penser le désarroi, il faut tenter de le saisir dans le temps d'une anticipation, d'une attente dont le dénouement n'est pas celui qui était attendu. Il n'y a pas de désarroi du connu, mais toujours une anticipation troublée et déçue par le tour imprévu de l'événement. À proportion qu'un espoir avait été construit, ou même seulement appréhendée la représentation d'un déroulement de l'expérience, le désarroi surgit comme la contradiction du sens. Le chemin perd son orientation, l'horizon se brouille. S'agissant de l'analyse existentielle, où ce concept aurait pu trouver sa place, Heidegger lui a privilégié le sentiment d'un abandon, la dérélition, qu'il a associé à une angoisse fondamentale devant la mort. D'autres philosophes, comme Karl Jaspers ou Ludwig Binswanger ont pensé que la notion d'un trouble sans origine renvoyait à une anxiété dont l'analyse existentielle ne pouvait rendre compte. Mais pour toutes ces approches, la question de l'insertion dans le temps semble le contexte nécessaire du désarroi. Alors que l'angoisse diffuse enveloppe la totalité de l'expérience, le désarroi affecte une expérience qu'on croyait maîtrisée et qui soudain se dérobe.

Une deuxième voie d'approche peut être dessinée à compter de la question de la perplexité. Le désarroi ne s'y identifie pas, il est autre chose qu'une réaction intellectuelle à une situation dont le contrôle a été soudainement perdu. La perplexité caractérise en effet les situations où une reconstruction peut intervenir par un effort de pensée, de mise en ordre des enjeux, dont le terme le plus ordinaire sera la position d'un problème. La pensée de Wittgenstein est le lieu le plus net de ces reconstructions, dont la portée se place d'emblée au-delà ou en deçà du désarroi, dans la mesure où, même si la force émotive du trouble qui peut accompagner une perplexité extrême n'est pas niée, elle n'est jamais conçue comme déterminante dans la formulation de la question et dans la résolution de la voie de sortie. Le contrôle n'a jamais été perdu. On est perplexe sur les moyens, sur la décision, mais toute perplexité est déjà une délibération, là même où le désarroi se manifeste comme une paralysie de la délibération. La raison en est que la fin même est en jeu, pas seulement les moyens. Cesser d'être perplexe, c'est bien sûr retrouver une forme de sérénité, mais c'est d'abord et surtout regagner un monde de pensée qui se caractérise par la clarté. Le désarroi se situe donc à la jonction d'une anxiété sans cause, mais encastrée dans le temps d'une anticipation déçue, et

d'une perplexité capable de donner lieu à une analyse. La perplexité ne fait pas souffrir, le désarroi peut faire mourir.

Perdre pied, faire naufrage, devenir aveugle, être abandonné, voir sa mort à la porte, tous ces désarrois sont singuliers, et pourtant leur nature est identique. « *Comme si tout à coup j'étais dans une eau très profonde, je suis tellement surpris que je ne puis assurer mes pieds dans le fond...* » C'est le Descartes de la *Deuxième Méditation* qui écrit cela, alors même que la perte de tout repère le menace de l'impossibilité de penser le fond. Il ne lui reste qu'à compter sur ses propres forces, mais le désarroi peut aussi atteindre cette conviction que le centre de l'expérience, le sujet dans son pouvoir de décider, est capable, par lui-même, de s'agripper. Si la perplexité est l'affaire de l'intellect, le désarroi est l'immersion dans l'affect. En écrivant une *Éthique pour naufragés*, le philosophe espagnol José Antonio Marina s'adresse d'abord à ceux pour qui la position nietzschéenne d'une résolution sans faille apparaît dans son inauthenticité. Dominer, contrôler, ou même se reprendre, ne sont pas à la portée de ceux que l'enfoncement et l'irruption de l'inconnu projette dans un monde de perte. Il est donc question de proposer autre chose qu'une résolution volontaire.

Pourquoi parler ici d'éthique, alors qu'il faudrait peut-être engager dans le désarroi une écriture de soutien et d'accueil? La pensée de Kierkegaard n'est jamais loin, lui qui avait établi l'éthique comme le terme de la turbulence esthétique. Une éthique de la précarité ne suppose-t-elle pas en effet une confiance en la raison, et la possibilité d'un saut? Placé devant l'abîme de la dépossession, qui pensera que le salut passe par la recherche d'une nouvelle emprise? Marina cite Sénèque : « *J'ai d'abord été naufragé, puis navigateur.* » Dans une telle ellipse loge en effet déjà le passage du désarroi de l'expérience à la continuité du sujet : dans sa solitude, même désespérée, la référence à soi-même demeure non seulement le seul refuge, mais le seul instrument d'une liberté possible. Je suis échoué, mais je suis encore là. Parler déjà de souveraineté serait donner raison trop vite à Nietzsche; Kierkegaard est plus proche : la perte n'est jamais que la perte du reste, de tout le reste hormis soi-même, et un désarroi qui affecterait le sujet jusqu'à la perte de soi-même se transformerait en folie. Dans sa limite, comme après le naufrage, alors que tout a été perdu, l'éthique est encore possible dans la référence à soi. Le désarroi n'est donc pas seulement une émotion, il rend

disponible une prise ultime sur tout ce qui se dérobe, sur la paroi qu'il faut remonter.

Formes de vie, significations, engagements

Les causes ne sauraient être réduites à la crise des conventions et des devoirs; le désarroi contemporain déborde en effet la crise de la métaphysique et le voile qui trouble la représentation du monde. De sa substance, faite d'un défaut du temps et d'une crise de la décision on peut tenter de remonter à tout ce qui perturbe l'expérience dans sa précarité. Même en anticipant sur le recours toujours déjà engagé de la philosophie à une pensée de la liberté pour sauver le sujet, on ne peut éviter de concéder aux forces de la perte et de la dissolution une portée sans mesure. Et d'abord la force de la compétition des modèles de vie, qui discrimine les gagnants et les perdants, les forts et les faibles, et menace, à chaque pas, de présenter comme un problème ou une décision ce qui est pour chacun la résolution de son identité, sa place dans la conception de son propre succès. Ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui, chez les philosophes, tentent une réarticulation des formes de vie; là où les anciennes hiérarchies rendaient les finalités transparentes et simples, en plaçant la vie contemplative au-dessus de l'honneur politique et du calcul hédoniste des plaisirs individuels, l'éthique contemporaine éprouve beaucoup de difficulté à hiérarchiser les modèles. Réussir demeure une forme vide, elle est privée de tout *telos* prédéterminé, et tel est l'enjeu de l'éthique contemporaine : proposer un contenu. Même les saints et les héros ne semblent pas pouvoir prétendre à une reconnaissance supérieure à celle qui est promise aux jouisseurs. Kierkegaard est sans doute le dernier penseur à avoir jugé cette hiérarchie nécessaire, mais il était chrétien et il n'avait pas de doutes sur la qualité du bonheur des saints. Sans le disqualifier, cette position l'éloigne de tous ceux que leur dérélition complète laisse au destin de la compétition.

À cette crise des formes de vie, il faut immédiatement juxtaposer la confusion émergente de l'information. Le désarroi devant l'irruption de l'information est certes moins radical que celui qui résulte du choix des formes de vie, mais il connote la même impossibilité de maîtrise; la cyberculture de l'information présente à chacun l'abîme du connaissable autant que le conflit infini des interprétations concurrentes, et devant cet abîme l'esprit fini et fragile ne peut qu'être saisi de la représentation de sa propre incompétence

et de la seule certitude possible : il ne peut dominer ce chaos, il ne peut que tenter une construction singulière, une appropriation infinitésimale de la vérité. De tous les rayons lasers qui l'éblouissent, il ne peut être que le reflet minuscule. Ici encore, la comparaison avec le passé ne laisse d'impressionner : là où le citoyen de la République des Lettres pouvait penser un domaine configuré de connaissances partagées, le lecteur/navigateur contemporain ne dispose que de la configuration de son propre parcours. Comme la taupe qui ne s'assure que des deux issues qui rendent possible son salut, et pour qui tout le reste n'est qu'obscurité, ce lecteur se confronte quotidiennement avec la mélancolie de la connaissance, et aux pieds de l'ange de Dürer, ce ne sont pas les instruments des arts libéraux qu'il soumet à son regard inquiet, mais l'écran cathodique ouvert sur le tourbillon lucrézien des octets en furie.

L'immersion démocratique dans l'ensemble des conflits insolubles, certains permanents et représentés comme tels, contribue à une troisième forme des causes du désarroi contemporain : c'est l'impossibilité d'une maîtrise politique, souvent perçue comme impuissance et défaut de souveraineté. Les solutions de fuite ne sont jamais que des figures de l'indifférence, et les naufragés n'ont pas d'autre choix que de recréer le politique : chacun doit le faire dans sa propre vie, jouant sa citoyenneté dans une lutte contre la morosité et le désespoir qui résulte de l'illusion d'un pouvoir. Le désarroi éthique de la fuite des modèles de la vie bonne, Aristote déjà l'avait exposé, ne trouve sa résolution que dans la détermination politique d'un bien supérieur. Mais cette relation s'est renversée et l'individualisme est raison d'un désarroi moral toujours plus profond que le désarroi politique. La capacité de refonder les normes collectives (l'exemple paradigmatique de l'euthanasie, du choix des soins, des thérapies géniques, pour ne nommer que certains enjeux des éthiques particulières) est mise en question par tous ceux que vient paralyser leur impossibilité de trouver une insertion politique. La définition viendra d'ailleurs, laissant le champ libre à toutes les inventions nietzschéennes, à toutes les dominations non critiques et à toutes les transgressions.

La possibilité de l'éthique

Ces trois domaines sont autant de registres de l'expérience de la perte des repères, ils permettent de mettre à nu, pour ainsi dire, les racines du désarroi contemporain. Par là même, et c'est le projet de José Antonio Marina, ils exposent sa nature profondément morale : ce n'est ni le calcul des moyens, ni une anxiété existentielle sans cause, mais la mise en question des finalités les plus fondamentales qui déstructure la substance du sujet, lui fait perdre pied et l'isole sur le bout de terre où il fait naufrage. La génération de philosophes contemporains qui ont pris la mesure de ce déracinement n'a pas encore proposé ce qui

permettrait de l'affronter : Charles Taylor, Martha Nussbaum, Michael Walzer, Alasdair MacIntyre, pour ne nommer que ceux qui sont connus, ont tous été aux prises avec la question de la vie bonne et ils ont tous idéalisé, pour ainsi dire, comme leurs maîtres anciens, Marc-Aurèle et Sénèque, la liberté d'une solitude assumée, même dans le désarroi le plus absolu. Comme Descartes, et après lui Kierkegaard, ils ont pensé qu'une seule décision était nécessaire pour éviter la disparition : c'était la résolution de renverser ce désarroi en forme constituante de l'expérience. Je suis perdu, donc je suis. Toute réflexion sur le choix du modèle de vie (adopter ou non les conventions et les règles qui permettent de jouir et de gagner), sur la discrimination des messages et des significations (lire, écouter, parler) et sur l'engagement politique (choisir son registre de communauté, de la communauté des amants à la société civile) présume qu'une décision primitive a été prise.



Archives de Edmund Alleyn, 2002

Daniel Roussel

Cette décision primitive ne relève pas d'une morale de la souveraineté et elle n'est pas purement rationnelle ; même si elle doit conduire à la souveraineté, et ici Nietzsche et Marc-Aurèle sont également nécessaires, il s'agit d'une décision qui ressemble plutôt au consentement à la situation du désarroi. Il faut en effet une première prise, un premier agrippement, fait de conversion vers soi-même : la décision de faire du désarroi le lieu même d'une constitution de soi, d'une référence. Si le désarroi est miné par une anxiété destructrice, cette décision sera impossible : en parlant d'un acte dramatique fondateur, l'acte de se placer soi-même au foyer de sa propre vie pour engager le reste, et en particulier les affrontements avec les sources de la turbulence, le philosophe suggère-t-il que ce choix est offert à tous ? À la suite de Marc-Aurèle, on peut penser que l'entrée dans la vie philosophique s'accompagne de premiers exercices de maîtrise et de purification. Nous sommes ici au seuil d'un dépouillement qui peut se transformer en richesse, au moment même où l'éthique s'offre comme constitution de soi : apprendre à mourir, premier but de tout exercice, montre déjà l'exigence d'un désarroi

assumé. C'est en ce sens qu'on peut dire que les formes de vie sont à l'éthique ce que les théories sont aux sciences : seules, elles peuvent fournir les justifications ultimes qui sont nécessaires pour les décisions impossibles devant l'infini turbulent. Chaque décision que nous prenons n'est qu'un aspect de notre forme de vie, et avant même la considération des normes (pourquoi envisager ceci plutôt que cela ?), l'adoption de la forme de vie se constitue comme choix de la conformité à un modèle représenté comme ultime pour soi. C'est cela qui différencie aujourd'hui le saint du politique, et non pas une hiérarchie déterminée par la proximité du transcendant.

Avec la disparition de la structure métaphysique, toutes les questions d'essence ouvrent sur des abîmes sans fond : modèles de vie, significations, engagements politiques, tout cela repose désormais sur une constitution de soi qui ressemble à un processus de légitimation. Chacun est invité à se considérer comme son propre législateur, c'est-à-dire à légiférer sur lui-même en choisissant la forme de vie dont son éthique découlera. On entend ici certains accents proches du dernier Foucault ou même de Sartre. Le désarroi est la chance de la liberté, il n'affecte que ceux qui la recherchent. Le projet d'autodétermination veut atteindre une orbite de liberté sans limitation de champ, ni de profondeur, mais il se heurte au doute sur lequel vient buter toute éthique de la vertu : l'appel à se constituer est appel à l'effort, il est exigence d'un premier courage, d'une vaillance qui vient contrer l'abandon, ou d'une générosité qui s'oppose au repli. Le désarroi se comprend à cet égard par l'énergie qui vient s'y substituer, mais avons-nous accès à nos propres sources ? Sur la paroi qui se dérobe, pouvons-nous toujours nous agripper ? Devant l'effondrement des conventions, la nécessité des choix fait penser à l'expression de Sartre : se retrouver dehors quand on s'est perdu dedans. Mais comment penser que cet accès à une extériorité qui rend possible la décision primitive de se constituer est immédiatement disponible ? Toutes les éthiques de la vertu sont des éthiques de la perfection, elles présument que le sujet de la décision peut s'adresser à lui-même l'injonction du bien, envers et contre le désarroi qui l'assaille. Le sujet plongé dans le désarroi est déjà en chemin vers sa propre constitution, il ne peut faillir : c'est la proposition des éthiques de la perfection. Jamais évoqué dans ce livre, l'inconscient joue pourtant dans cette partie un rôle qui compte, et « remonter à un commencement véritable », pour reprendre la phrase de Blanchot, ne s'autorise que de la décision primitive par laquelle le désarroi est vaincu : faire passer le désarroi dans la vie, le mettre en face, se constituer à compter de lui, c'est déjà s'établir dans la vertu. Les propositions de ce livre ne transformeront sans doute pas tous les naufragés en navigateurs, mais elles indiquent l'horizon de la seule liberté possible.

GEORGES LEROUX